

Xavier-Laurent Petit

UN MONDE SAUVAGE



Le livre

Quelques empreintes de pattes dans la neige, une carcasse de daim abandonnée un peu plus loin... et Felitsa avait compris en un éclair à qui elle avait affaire. C'était bel et bien une tigresse que sa mère et elle venaient de repérer. Et à y regarder de plus près, une tigresse qui attendait des petits.

En dépit de la fatigue et de la température glaciale, Felitsa ne regrettait plus d'avoir accompagné sa mère dans sa tournée d'inspection. Alissa était garde forestière au bout du bout de la taïga russe, une zone de trafic intense avec la Chine voisine et un beau terrain de chasse pour les braconniers. De l'autre côté de la frontière, la dépouille d'un tigre de Sibérie valait des dizaines de milliers de dollars.

Si Felitsa et sa mère avaient repéré la tigresse, les braconniers n'allaient pas tarder à faire de même. Il fallait trouver le moyen de sauver sa peau...

L'auteur

Xavier-Laurent Petit est né en 1956. Après des études de philosophie, il devient instituteur puis directeur d'école, mais reste avant tout un passionné de lecture. Une passion qui le conduit à franchir le pas de l'écriture en 1994, avec deux romans policiers publiés chez Critérior. Il entre à *l'école des loisirs* avec *Colorbelle-ébène* qui obtient le prix «Sorcières» en 1996. Suivent d'autres romans pour la jeunesse, le plus souvent ancrés dans l'actualité. Mordu de montagne, il se consacre maintenant à l'écriture et n'imagine pas de laisser passer plus d'un an sans partir au moins une fois loin et haut...

XAVIER-LAURENT PETIT

UN MONDE SAUVAGE

l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

*À Simon et au petit Marcel,
pour qui c'est encore un peu tôt*

*À Matthis, qui fréquente
les grands fauves au quotidien*

*Mille mercis à John Vaillant et à Peter Matthiessen
pour leurs passionnants récits, Le Tigre, une histoire
de survie dans la taïga, et Tigres dans la neige.
Sans eux, cette histoire n'aurait jamais vu le jour.*

Tapie sous les arbres, la bête guettait.

Voilà longtemps qu'elle n'avait rien mangé, longtemps qu'elle ne humait que l'odeur fade du froid et de la glace, mais la faim aiguisait sa patience. Elle savait attendre... Et ce matin-là, le jour neigeux qui se levait sur la taïga lui avait enfin apporté le fumet presque indécélable d'un daim.

La bête avait alors fait un long détour pour arriver à contrevent et, de loin, entre les troncs gris des mélèzes, elle avait observé l'animal et ses efforts inutiles pour atteindre l'herbe gelée, enfouie sous la neige. Son haleine fumait dans l'air glacé et les tremblements de son corps trahissaient sa faiblesse.

Les flocons lourds et serrés recouvraient peu à peu les neiges précédentes. Il ne restait qu'un silence cotonneux, à peine troublé par le bruissement des branches et le bruit feutré du daim qui s'obstinait en vain.

La peau parcourue de frissons et le museau ruisselant de glace, il s'était finalement reporté sur les écorces d'un bosquet de bouleaux isolés dont il déchiquetait de grands lambeaux du bout des lèvres. Tellement absorbé par sa faim qu'il en oubliait toute vigilance.

La bête approchait pas à pas. Elle ménageait de longues pauses lorsque le daim relevait la tête pour humer l'air glacé, attendait qu'il recommence à arracher des écorces pour repartir, se figeait à la moindre alerte... Elle se savait moins rapide depuis quelques semaines, mais sa proie était faible et elle avait tout son temps.

Le daim s'en prenait maintenant aux extrémités ligneuses d'un mélèze. La bête rampa encore sur quelques mètres. Aplatie contre le sol, elle frémissait de tous ses muscles. La neige s'accrochait à son pelage, étouffait les bruits et la rendait presque invisible. Seul un mince rideau d'arbres la séparait encore de sa proie.

Le goût aigre du bois qu'il mâchonnait emplissait les naseaux du daim. Une nourriture d'hiver, à peine suffisante pour le maintenir en vie.

Il arracha une nouvelle branche et avança de quelques pas.

La bête releva l'arrière-train, prête à bondir.

Une brindille craqua et le daim se redressa, soudain en alerte.

Une fraction de seconde trop tard.

Dans le même instant, il sentit l'odeur terrifiante de la bête et reçut tout le poids du fauve sur le dos. Des griffes entrèrent dans sa chair, des crocs se plantèrent dans sa nuque et ses os craquèrent dans le silence. Il tenta brièvement de se dégager avant de s'écrouler. L'éclat vitreux de ses yeux ne s'éteignit qu'au moment où la bête plongeait ses crocs dans la chaleur tendre de son ventre.

Le sang imbibait la neige. Les entrailles du daim fumaient dans le froid tandis que la bête grondait de plaisir. Mystérieusement avertis, des corbeaux s'étaient rassemblés sur les branches voisines.

Ils attendaient leur tour.

1

– La Maslenitsa au feu! La Maslenitsa au feu!

C'était la même chose, chaque année, à l'arrivée du printemps. Les enfants, les parents, les jeunes, les vieux, les femmes, les hommes... On était tous là, tous ceux de Slobodnié, y compris le minuscule bébé de Klara, notre voisine, qui disparaissait sous le manteau matelassé de sa mère. Rien qu'à nous entendre hurler ce jour-là, on aurait pu croire que nous étions des milliers. Mais Slobodnié n'était qu'une minuscule bourgade perdue au bout du bout de la taïga. À part les loups, les ours ou les renards, personne ne pouvait nous entendre.

L'air sentait la fumée, le miel, le girofle et les blinis. Il faisait un froid à fendre les pierres, mais on se réchauffait en dansant autour du feu, en buvant et

en braillant comme des déments. On fêtait le printemps, qui n'arriverait que des semaines plus tard.

Pendant quelques jours pourtant, on avait pu y croire. Le temps s'était radouci et, durant quelques heures, il avait neigé. Mais ça n'avait pas duré. Le vent du nord était revenu en force et les températures avaient dégringolé. L'horizon s'était de nouveau soudé au ciel et la forêt s'était figée dans une immobilité de verre. Certains assuraient même avoir vu des oiseaux tomber du ciel, paralysés de froid en plein vol. C'était peut-être vrai. Ou peut-être pas. La fête du printemps était un jour où la vodka coulait à flots, et les gens racontaient à peu près n'importe quoi.

– La Maslenitsa au feu! La Maslenitsa au feu!

Sa chapka enfoncée jusqu'aux yeux, Pavka serait comme un trésor un gobelet de chocolat chaud tandis que je me brûlais les doigts avec un verre de thé au girofle, si bouillant que je pouvais à peine y tremper les lèvres. Les adultes, eux, se réchauffaient à coups de vodka qu'ils buvaient cul sec en se souhaitant du bonheur.

À ce jeu-là, Grigor, le père de Kostia, était le meilleur. Les yeux rougis par le froid et l'alcool, il beuglait à tue-tête «La Maslenitsa au feu!» en éclatant de rire.

tant de rire. Mon père bafouillait en racontant des histoires si confuses que lui-même s’y perdait. De toute façon, personne ne l’écoutait. Kostia, Aleksandr et toute la bande des garçons jetaient dans le feu des pétards qui explosaient dans l’air glacé comme des coups de fusil. À chaque fois, ils hurlaient: «La Maslenitsa au feu!» Et, de temps à autre, le rire en cascade de ma mère dominait le brouhaha.

– Les gamins ont raison! a mugé le père de Kostia. Foutons-la au feu, cette vieille garce! Cette fois, elle va y passer!

Et on a tous hurlé comme des sauvages.

– Au feu! La Maslenitsa au feu!

Dame Maslenitsa ne semblait pas très inquiète de ce qui l’attendait. Certains l’appelaient aussi Matzima, «la mère Hiver», et, depuis le début de la journée, on trimballait sa grande silhouette de bois à travers les rues du village.

Chaque année, les hommes s’y mettaient. À l’aide de vieilles planches récupérées ici et là, ils fabriquaient une nouvelle Maslenitsa que les femmes maquillaient et habillaient de tissus bariolés. Plus ils étaient vifs, plus on se moquait de la grisaille de l’hiver. Avec son vieux foulard jaune sur la tête, son interminable nez et son immense sourire rouge,

dame Maslenitsa tenait à la fois du clown et de la sorcière. Tout à la fois drôle et inquiétante. Fasciné, Pavka ne la quittait pas des yeux.

Le père de Kostia nous a bousculés.

– *Na zdorovié!* Santé!

Il a sifflé d'un coup son énième verre de vodka et s'est précipité comme un forcené sur dame Maslenitsa pour lui arracher sa robe. Il a donné le signal. Dans une incroyable pagaille, on a commencé à déshabiller la mère Hiver. C'était la tradition. Il fallait la dépouiller de ses vêtements avant de la jeter au feu et repartir chez soi avec un morceau coloré de tissu qu'on garderait jusqu'au printemps suivant.

– Allez, Pavka, viens!

J'ai tenté d'entraîner mon petit frère, mais autant parler à un caillou. Perdu au milieu de cette bousculade, Pavka était le seul à ne pas bouger, le seul à ne pas crier, à ne pas rire. Les pieds plantés dans la neige, les mains serrées autour de son chocolat, il regardait avec de grands yeux tous ces gens qui braillaient en arrachant les vieilles nippes de la mère Hiver.

De toute façon, Pavka ne disait jamais rien, ou si rarement que c'était chaque fois un événement. Il pouvait passer des journées entières sans prononcer le moindre mot, juste à chantonner dans un charabia

incompréhensible. Comme s'il avait sa langue à lui. Roksanna, la seule fille de mon âge à Slobodnié, l'appelait «l'extraterrestre». Et c'est vrai que, la plupart du temps, Pavka donnait l'impression d'habiter une autre planète.

– Au feu! Au feu la mère Hiver!

Dame Maslenitsa était nue maintenant. Il ne restait que sa carcasse de planches. Les garçons l'ont jetée au feu dans des gerbes d'étincelles.

– Du bois! a braillé Kostia. Faut rajouter du bois!

Le visage rouge de sueur malgré le froid, les garçons ont balancé des brassées de branches de sapin qui se sont immédiatement embrasées. Les hurlements ont redoublé quand les flammes se sont élevées, bien au-dessus des toits des maisons. Presque à toucher le ciel. On devait les apercevoir à des kilomètres à la ronde. Sauf qu'à des kilomètres à la ronde il n'y avait personne. Rien que la taïga. Une interminable forêt hérissée de mélèzes gris comme des ombres et d'épicéas dont les branches alourdies de glace traînaient jusqu'au sol.

Les thés brûlants circulaient de main en main, la vodka et la bière coulaient à flots. On dévorait des crêpes au miel comme si on n'avait rien mangé

depuis des semaines. Ce n'était pas tous les jours que l'hiver prenait fin !

Le soir est tombé et le froid est devenu presque insupportable. Mais il fallait encore attendre. Impensable de rentrer chez soi avant que la Maslenitsa ne soit réduite en cendres. Les anciens du village étaient formels : il n'y avait pas pire façon d'attirer le mauvais œil.

Quelqu'un est allé chercher un vieux lecteur de CD et a mis une chanson d'Eva Polna. *Ne rasstavajas*, « Ne m'oublie pas ». On entendait à peine sa voix, mais ça n'avait aucune importance. Tout le monde dansait, mes parents compris. J'ai détourné les yeux en les voyant s'embrasser. Le père de Kostia tentait de faire danser la mère de Roksanna, mais il titubait tellement qu'il s'est écroulé dans la neige. Quant à la belle Eva Polna, elle n'est pas arrivée au bout de sa chanson. L'appareil a fait « scrouïtch », et la musique s'est arrêtée net. Les piles venaient de geler.

Rien de grave.

Tout le monde a continué à danser.

Il en fallait plus pour que la fête s'arrête.

2

Le visage rouge de froid, Kostia s'est approché de moi en roulant des épaules. La petite bande des garçons du village l'accompagnait. Presque aussi grand qu'un homme, il les dépassait tous d'une bonne tête, ce qui suffisait à faire de lui leur chef incontesté. Il avait décrété que j'étais la fille la plus « canon » de Slobodnié – ce qui n'était pas très difficile puisque avec Roksanna nous étions les deux seules filles de son âge. Il proclamait à qui voulait l'entendre qu'il « sortirait avec moi » avant l'été.

Rêve toujours ! Avec sa carrure d'ours et ses beuglements de veau, Kostia me faisait presque aussi peur que son père. Rien que pour les éviter, l'un et l'autre, j'étais capable de faire les détours les plus farfelus. Mais ce soir, impossible d'y échapper. Kostia

m'a sorti un sourire préfabriqué, copié sur ceux des animateurs de la télé.

– Tu danses?

J'ai haussé les épaules.

– Il n'y a même pas de musique.

– On s'en fout! Regarde, les autres dansent bien, même sans musique.

Il était si proche de moi que je sentais son haleine.

– Tu as bu de la vodka?

Les garçons ont éclaté de rire. Ils y avaient tous goûté. Et leurs yeux brillaient autant à cause du froid que de l'alcool.

– C'est mon père. Il dit qu'à mon âge il est temps que je m'y mette. Ça réchauffe. Bon, alors, tu danses?

J'ai reculé d'un pas.

– Pas envie.

– Tu fais la gueule?

– Non. Je n'ai pas envie, c'est tout.

Autour de nous, ça continuait à brailler, à boire et à manger. De loin, j'apercevais Roksanna qui se déhanchait. Les bras dressés, les yeux fermés et le visage levé vers le ciel, elle ondulait et tournait sur elle-même comme si elle était seule au monde, captive de son propre rêve.

Kostia s'est approché de mon oreille comme pour me confier un secret.

– Regarde!

Malgré le froid, il a remonté sa manche. À la lueur des flammes, il a exhibé un dessin sur son avant-bras. La gueule grande ouverte d'un tigre dont les crocs blancs ressortaient sur le gouffre noir de sa gorge. Pavka a poussé un gémissement, j'ai senti sa petite moufle se glisser dans la mienne. Il regardait la gueule du tigre, les yeux écarquillés.

– Alors... qu'est-ce que tu en dis?

– C'est un tatouage?

– Non. Pas encore.

Kostia m'a décoché un grand sourire.

– Pour l'instant, a-t-il repris, c'est juste un dessin qu'Aleksandr m'a fait sur le bras avec un Bic. Mais je l'ai montré à mon père. Il le trouve vachement réussi. Dès qu'il aura tué son tigre, il a promis qu'on irait chez le tatoueur, à Kashtakova. Tous les deux, lui et moi. Et il nous dessinera ce tigre sur le bras. Exactement le même.

«Dès qu'il aura tué son tigre...» J'ai fait comme si je n'avais pas entendu.

Le grand plaisir de Kostia, c'était de me pro-

voquer à propos du travail de ma mère. Elle était garde forestier et responsable de la réserve de la Verkhsnaya, mais ici, tout le monde l'appelait la «fliquette des bois». Tout le monde savait aussi que Grigor, le père de Kostia, était un drôle de type. Un peu braconnier, un peu trafiquant, un peu contrebandier... La frontière chinoise était toute proche, et Grigor servait de passeur. Du bois, des voitures, de l'alcool, des cigarettes, des fourrures, des armes, de la drogue... Grigor ne connaissait aucune limite. Pour le compte de qui travaillait-il? Personne ne le savait. Pas même ma mère. D'après elle, ses «patrons» réglait leurs combines depuis de luxueux bureaux situés à des centaines de kilomètres de Slobodnié. Ils roulaient dans de grosses berlines, s'habillaient comme des hommes d'affaires et se faisaient passer pour des gens respectables. Maman les appelait les «intouchables», et Grigor n'était que leur homme de main. Il faisait partie des *kotionoki*, les chatons, des petits truands capables de tout pour de l'argent. Même du pire.

Mes parents dansaient toujours enlacés. D'autres couples tournaient autour du feu et Roksanna virevoltait, un peu à l'écart, les yeux mi-clos et les bras dressés vers le ciel comme si elle allait s'envoler. Le

froid, le brouhaha et l'absence de musique n'avaient pas l'air de les gêner.

– Alors, qu'est-ce que t'en penses? a repris Kostia en me fourrant son avant-bras sous le nez.

Il faisait jouer ses muscles, et la gueule du tigre ondulait sur sa peau.

– Pas très réussi. On dirait qu'il louche, ton tigre.

Ma voix tremblotait et je me sentais bien moins sûre de moi que je ne l'aurais voulu. Mis à part cette petite coquetterie dans le regard, le tigre d'Aleksandr était magnifique, mais je n'avais aucune envie de le reconnaître devant Kostia. Aucune envie de lui procurer ce plaisir.

– Comment ça, il louche? a-t-il beuglé en regardant son avant-bras. Merde! Mais t'as raison en plus! Aleksandr! T'as tout foiré! Madame la spécialiste dit qu'il est raté, ton tigre! Il louche!

Aleksandr m'a lancé un coup d'œil consterné et Kostia l'a envoyé valser dans la neige.

– T'inquiète, a-t-il fait en se relevant. C'est qu'un brouillon, je te l'ai dit. Je vais le travailler encore.

– Un peu que tu vas le travailler, l'artiste! Je veux qu'il soit aussi féroce qu'un vrai.

Kostia s'est retourné vers moi.

– Tu sais, ceux qui en ont mangé disent que le tigre, ça a presque le goût du cochon.

Il a reculé d'un pas comme pour juger de l'effet de sa phrase. Il souriait.

– Je t'y ferai goûter... Dès que mon père en aura descendu un. Promis!

Il ne me quittait pas des yeux.

– Mais pas un mot à ta mère, hein! Ça la mettrait en colère.

Je sentais la main de Pavka gigoter dans la mienne, les larmes me montaient aux yeux.

– Un garde forestier, ça ne doit pas être au courant de ce genre de chose, tu comprends.

Et Kostia a filé en déposant sur sa moufle un baiser qu'il a soufflé dans ma direction.

– Salut, Felitsa! Fais de beaux rêves!

– T'es qu'un connard! ai-je crié. Un gros crétin!

Ma voix a dérapé et Kostia a éclaté de rire. Ma réplique était minable. Des injures! Je n'avais rien trouvé d'autre. J'aurais voulu le gifler et me gifler aussi.

J'ai laissé couler mes larmes. Il faisait si froid qu'elles gelaient au fur et à mesure sur mes joues.

– Pieure pas, a chantonné Pavka.

Ses premiers mots depuis au moins trois jours.

Je l'ai embrassé sur le bout de son nez glacé, la seule partie de son visage à dépasser de l'amoncellement de bonnets et d'écharpes dans lequel il était enfoui.

Du même auteur à l'école des loisirs

Collection MÉDIUM

Maestro
Charlemagne
Marie Curie
Itawapa
Un monde sauvage

Collection MÉDIUM+

L'oasis
Fils de guerre
L'homme du jardin
Les Yeux de Rose Andersen
Be safe
L'attrape-rêves
Le fils de l'Ursari

© 2015, l'école des loisirs, Paris, pour la première édition papier
© 2018, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition Médium poche
© 2018, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : mai 2015

ISBN 978-2-211-23872-4